La correspondance comme feuilleton ?

Laure Depretto

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/435>
DOI : 10.4000/rhetorique.435
ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-316-2

Référence électronique

Laure Depretto, « La correspondance comme feuilleton ? », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 10 février 2016, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/435> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.435>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

La correspondance comme feuilleton ?

Laure Depretto

Préambule

- 1 Une correspondance suppose à la fois discontinuité et continuité. Chaque lettre est un isolat, un objet matériel qui contient un texte clos sur lui-même, tout en appartenant à un ensemble suivi qui correspond à la succession des ordinaires de la poste. On peut donc toujours étudier une lettre seule ou intégrée dans une suite, sur un mois, une année ou davantage. Dans le cas d'une relation comme celle que Sévigné entretient avec ses correspondants principaux (Mme de Grignan bien sûr, mais aussi Bussy-Rabutin, ou encore Coulanges), Sévigné sait, quand elle écrit, que sa lettre n'est ni la première ni la dernière.
- 2 Je voudrais m'intéresser aux différentes passerelles qu'un lecteur peut repérer d'une lettre à l'autre, soit dès la première lecture, parce que Sévigné signale elle-même une suite à venir ou qu'elle rappelle les faits, soit à la relecture, lorsqu'il est possible d'apercevoir rétrospectivement la présence d'une trame liant plusieurs lettres.
- 3 Pour analyser ces effets de continuité, j'ai choisi d'étudier le rapport qu'entretiennent les séquences informatives et / ou narratives d'une lettre à l'autre, lorsque l'histoire n'est pas terminée à l'issue de la première séquence. En effet, le caractère suivi de la correspondance permet de retrouver différentes personnes d'une lettre à l'autre, dans une sorte de « retour des personnages » appliqué à un univers non-fictionnel. Suffit-il qu'il soit question d'une personne dans plusieurs chapitres de lettres pour que l'ensemble nous raconte son histoire sous forme de feuilleton ?
- 4 À l'origine, cette appellation générique désignait des récits littéraires publiés en tranches, qui sont devenus extrêmement populaires au cours du XIX^e siècle, et qui ont largement contribué à augmenter le tirage des journaux qui les inséraient dans leurs colonnes¹.

- 5 Le feuilleton désigne principalement une fiction périodique imprimée au départ au bas du journal, aussi appelé *rez-de-chaussée*. D'abord consacré à la critique littéraire ou au potin mondain, l'espace éditorial baptisé *feuilleton* fut, à partir de la monarchie de Juillet, progressivement investi par le roman². Le principe d'une écriture interrompue crée chez le lecteur du feuilleton de puissants effets d'attente. Il ne s'agit évidemment pas ici du même type de feuilleton que les feuilletons fictionnels ou romans-feuilletons dans lesquels l'auteur suspend volontairement la suite de l'histoire et décide du tour que vont prendre les événements, puisque c'est lui qui les invente.
- 6 Dans l'univers factuel, beaucoup plus contraint, le narrateur agence un matériau événementiel dont il n'est pas le maître et dont il ne connaît pas l'issue. La pression du réel crée dans la correspondance des feuilletons particuliers dans lesquels la narratrice n'en sait pas plus, quand elle finit une lettre, que les destinataires auxquels elle adresse ses récits. Comme l'écrivent Françoise Revaz, Stéphanie Pahud et Raphaël Baroni dans leur article sur les feuilletons médiatiques :
- contrairement à ce qui se passe dans le roman-feuilleton, dans le discours journalistique, c'est toujours l'événement lui-même qui induit un sentiment d'incomplétude, et non la manière dont il est raconté³.
- 7 À ce stade de l'exposé, je signalerai une première typologie proposée par les auteurs de l'article que je viens de citer. Ces derniers distinguent en effet les narrations selon « deux types de déploiement narratif aboutissant à deux formes de narrations : les narrations ponctuelles et les narrations sérielles⁴ ». Par exemple, les lettres à Coulanges centrées sur l'affaire du mariage du duc de Lauzun et de la Grande Mademoiselle en décembre 1670 appartiennent aux narrations sérielles, tandis que la disgrâce de Saissac le tricheur de cartes, racontée dans la lettre du 18 mars est une narration ponctuelle. Naturellement en régime factuel, il y a toujours de l'instabilité, et la narratrice ne peut évidemment pas prévoir d'éventuels rebondissements. Une histoire peut sembler achevée, alors qu'une lettre suivante y reviendra, en raison d'un complément d'information ou de la survenue d'un nouvel épisode. Classer les récits sévignéens dans l'une ou l'autre des catégories suppose une saisie rétrospective et pour le moins fragile, surtout si l'on ne prend en compte qu'une seule année, ici 1671.
- 8 J'avais d'abord pensé me consacrer exclusivement au cas de Lauzun parce qu'il apparaît massivement en décembre 1670 et de nouveau, un an plus tard, en décembre 1671. J'ai finalement préféré ouvrir mon propos à d'autres exemples pour montrer les formes variées que peut prendre le feuilleton, les différents obstacles à la constitution d'un feuilleton, les *degrés de feuilletonisation* (comme on parle de degrés de narrativité).
- 9 J'examinerai successivement trois cas de figure. Chaque fois, une expérience sera proposée, visant à tester le caractère feuilletonesque de lettres convoquant un même personnel dramatique.
- 10 1. Le premier concerne un mariage d'abord retardé qui pourrait lancer une intrigue sous forme de feuilleton, mais qui très vite se dilue dans le commentaire : celui de Mlle d'Houdancourt et de M. de Ventadour. On y verra quelles sont les conditions nécessaires à la reconnaissance d'un feuilleton.
- 11 2. Le deuxième cas de figure est un feuilleton dans lequel tous les épisodes sont identiques, autrement dit un feuilleton répétitif : c'est le cas de Brancas, le distrait dont Sévigné rapporte toutes les étourderies, à la manière d'un La Bruyère collectionnant les bêtises de Ménalque (Brancas a d'ailleurs été considéré comme la clef de ce *caractère*). Seul ce cas relève d'une logique sérielle.

- 12 3. Le troisième et dernier concerne la personne de Lauzun, un feuilleton à rebondissements. Seul le lecteur moderne, omniscient, a accès à la totalité des épisodes. Mais à chaque destinataire de départ est adressé un micro-feuilleton dans le récit global de la vie de Lauzun : à Coulanges, l'affaire du mariage manqué, puis à Mme de Grignan, l'emprisonnement à Pignerol.

Expérience 1. Mariage retardé, mariage commenté : ébauche de feuilleton et passage au commentaire (lettres adressées à un même destinataire)

- 13 Au cours de l'année 1671, Sévigné évoque à plusieurs reprises deux personnes : Mlle d'Houdancourt et M. de Ventadour. Leur mariage est annoncé dès le mois de février. D'abord retardé parce que M. de Ventadour est souffrant, il a finalement lieu et suscite des commentaires — plutôt malveillants — de contemporains qui jugent ce mariage mal assorti. En tout pour 1671, le couple apparaît dans huit lettres entre le 6 février et le 6 mai. Précisons d'emblée que chacun des fragments n'est pas en soi narratif : il peut s'agir d'une simple nouvelle. La question que je me suis posée était la suivante : ces séquences discontinues constituent-elles un macro-récit qui dépasserait le cadre d'une lettre unique, au profit de la fabrique d'un feuilleton ?

Le mariage de Mlle d'Houdancourt et de M. de Ventadour a été signé ce matin. (6 février 1671, I : 151³)

2. M. de Ventadour devait être marié jeudi, c'est-à-dire hier ; il a la fièvre. La maréchale de La Mothe a perdu pour cinq cents écus de poisson. (20 février 1671 : I, 166)

3. M. de Ventadour a la fièvre double-tierce, de sorte que le mariage est retardé. On dit mille belles choses là-dessus. Cette petite d'Houdancourt est bien jolie. L'abbé de La Victoire lui disait l'autre jour : « Mademoiselle, il n'y a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accorderez à M. de Ventadour. » Et Benserade disait : « Je voudrais bien voir qu'une mère, une tante, une amie s'avisât de gronder une femme comme celle-là parce qu'elle haïrait son mari et qu'elle aurait un galant ; ma foi, elles auraient bonne grâce. » (27 février 1671 : I, 171).

4. En voici une, à mon sens, encore plus étrange ; c'est de coucher demain avec M. de Ventadour, comme fera Mlle d'Houdancourt. Je craindrais plus ce monstre que celui d'Andromède, *contra il qual non vale l'elmo ne scudo*⁶. (13 mars 1671 : I, 184)

5. Pour hier au soir, j'avais ici assez de gens, et j'étais comme Benserade ; je me faisais un plaisir de ne point coucher avec M. de Ventadour, comme cette pauvre fille qui a eu cet honneur. (15 mars 1671 : I, 186)

6. Je fus voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour ; elle était belle comme un ange. (18 mars 1671 : I, 190)

7. Après cela, il vint bien des duchesses, entre autres la jeune Ventadour, très belle et jolie. On fut quelques moments sans lui apporter ce divin tabouret. Je me tournai vers Monsieur le Grand Maître, et je dis : « Hélas ! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher. » Il fut de mon avis⁷. (1^{er} avril 1671 : I, 205)

8. Nous trouvâmes l'autre jour aux Tuileries Mme d'Aumont et Mme de Ventadour. La première nous parut d'une incivilité parfaite en répondant comme une reine aux compliments que nous lui faisions sur sa couche et lui disant que nous avions été à sa porte. Pour l'autre, elle nous parut d'une sottise si complète que je plains M. de Ventadour, et je trouvai que c'était lui qui s'était mal marié. Que toutes les jeunes femmes sont sottes, plus ou moins ! (6 mai 1671 : I, 245)

- 14 Deux conditions nécessaires mais non suffisantes sont réunies pour faire récit : économie du personnel dramatique, Mlle d'Houdancourt et M. de Ventadour ; unité du

temps, une période de quatre mois, du 6 février au 6 mai 1671⁸. Plusieurs moments (signature du contrat, maladie, conversation, visite et rencontre) constituent les épisodes de cette affaire.

- 15 Un premier nœud permettrait une mise en intrigue : la maladie du futur marié. Entre (1) et (3), il lance une ébauche d'histoire : le mariage est retardé, les victuailles prévues pour la cérémonie perdues. À titre de contrepoint, on comparera ce mariage à un autre, beaucoup plus tragique :
- 16 Un M. du Rivaux de Beauveau, grande maison, jeune et joli, qui avait donné dans la vue d'une fille de Mme de Montglas qui est en religion, enfin devait, après plusieurs embarras trop longs à vous dire, l'épouser Jeudi gras, il eut la fièvre le mercredi. Il faut attendre que l'accès soit passé ; la petite vérole paraît. Ah, mon Dieu ! Cela est fâcheux ! cette petite vérole fit si bien qu'il mourut hier. Et voilà cette fille dans les furies d'un désespoir amoureux et romanesque, dont je vous parlerais longtemps si je voulais (8 mars 1680 : II, 867).
- 17 La maladie est bien le nœud central d'un récit d'un mariage qui n'aura jamais lieu et pour cause. Or, dans le cas qui nous occupe, M. de Ventadour ayant survécu à sa fièvre, l'intérêt se déplace sur le commérage concernant les époux, qui deviennent objet de discours et non plus de récit.
- 18 Dès les discours rapportés en (3), le commentaire prend le relais : le caractère repoussant du mari fait plaindre la « petite d'Houdancourt » et en (8), la rencontre avec la jeune mariée par l'épistolière inverse la tendance : la sottise de l'une est pire que la laideur de l'autre.
- 19 Un deuxième nœud, à partir de (3) était envisageable : le caractère mal assorti des époux, qui aurait pu donner lieu à un récit comique :

C'est [...] sur le motif du mariage que repose le plus souvent le nœud de l'intrigue dans la nouvelle et la comédie : mariages « mal assortis » où l'épouse jeune et rusée s'ingénie à rendre cocu son barbon de mari dans les nouvelles comiques italiennes, mariages imposés par des parents cupides que les jeunes amoureux évitent *in extremis* dans la comédie traditionnelle⁹.
- 20 Ainsi le laissait présager la double allusion littéraire en (4) : « Je craindrais plus ce monstre que celui d'Andromède, *contra il qual non vale l'elmo ne scudo*. » Dans la mythologie, Andromède est livrée par son père Cassiopée à un monstre marin pour apaiser la vengeance de Poséidon. Elle est sauvée par Persée qui devient son époux. Sévigné déplace plaisamment les comparants puisque Mlle d'Houdancourt doit épouser un monstre, et non un Persée. La citation en italien « contre lequel ni heaume ni bouclier ne peut rien » est rapportée, par l'éditeur Roger Duchêne, à deux sources possibles : un vers du *Triomphe d'amour*, poème allégorique de Pétrarque et un vers de Berni, poète italien du XVI^e siècle tiré de l'*Orlando innamorato*, réécriture héroï-comique du poème épique de Boiardo. Cet amalgame intertextuel entre tradition antique et tradition italienne est à l'image de la discordance d'une alliance, plus monstrueuse qu'amoureuse. Pourtant, on n'aura pas affaire à une réécriture d'un modèle fictionnel, ni en version comique — inspirée, par exemple, du conte-type de l'époux monstrueux¹⁰ —, ni en version tragique, l'amant fauché juste avant son mariage, comme dans notre exemple de contrepoint.
- 21 Si le récit semble ne jamais se lancer en une intrigue, c'est qu'on est passé insensiblement des faits à leur commentaire : si en (1), (2) et (3), l'épistolière est une narratrice extérieure, à partir de (4) au moins, elle devient partie prenante comme

commentatrice et personnage — la visite puis la rencontre en (6), (7) et (8) —, reléguant au second plan le couple de mariés. Sans compter l'ellipse centrale qui oblitère le mariage en lui-même, jamais raconté. Le tournant dans cette histoire n'est pas d'ordre narratif — le mariage a bien eu lieu comme prévu, malgré la péripétie de la fièvre —, il concerne l'interprétation : si ce mariage est mal assorti, ce n'est pas, contrairement aux apparences, en raison de la laideur de l'époux, mais de la bêtise de la jeune mariée. Il ne fait pas l'objet d'un feuilleton, mais d'un débat, sorte d'envers des fameuses « questions d'amour¹¹ » qui pourrait prendre cette forme : « dans un cas de mariage désaccordé, lequel des époux a fait une mauvaise affaire ? » Au début, Sévigné informait sa fille d'une alliance imminente. Dans les mois qui suivent, elle la tiendra plutôt au fait des plaisanteries, potins et rumeurs circulant sur le compte des époux, avant de donner son verdict définitif : « je trouvai que c'était lui qui s'était mal marié ».

- 22 Plusieurs séquences tirées de lettres successives ne suffisent pas à produire une série narrative parce que les nouvelles égrenées au fil des lettres, quand elles ne sont pas développées en un récit ponctuel, tendent plutôt à servir de matériau conversationnel, à faire montre d'esprit, comme en témoigne exemplairement le bon mot sur le tabouret de duchesse en (7).
- 23 Ce couple mal assorti est l'objet de huit séquences. La fabrique volontairement artificielle d'un texte continu à partir de fragments discontinus présente le défaut évident de supposer au lecteur une mémoire absolue. Pour percevoir l'évolution de cette histoire disponible (ou non) pour un récit, voire pour une intrigue, il faut en effet se souvenir, à chaque fois, qu'il a déjà été question des Ventadour. Mais on présume aussi que pour la destinataire d'origine, ces noms étaient connus, partant, plus facilement mobilisables. Qu'ainsi Mme de Grignan pouvait être dans une situation d'attente narrative devant une histoire qui avait tous les prérequis nécessaires à l'aventure romanesque.
- 24 J'en viens maintenant à mon deuxième cas de figure, nouveau degré de mise en feuilleton, plus narratif, mais qui, on va le voir, résiste pour une autre raison.

Expérience 2. Distractions en série : la collection plutôt que le feuilleton (lettres adressées à un même destinataire)

- 25 À mesure que les ordinaires se succèdent, la mise en série d'anecdotes concernant une même personne, à laquelle Sévigné consacre une rubrique séparée de sa lettre, est productrice d'effets d'attente chez le lecteur : la destinataire première, Mme de Grignan — et nous, avec elle — peut finir par guetter la dernière bévée en date de Brancas, ou encore la prochaine humiliation de Mlle du Plessis ou de Mme de Marans. On suppose, on prévoit, on espère que dans la lettre suivante, une rubrique sera consacrée à telle ou telle personne, dont on suit les (més)aventures. À Paris, c'est de Mme de Marans, surnommée *Mélusine* que Sévigné se moque pour se venger de médisances proférées sur le compte de Mme de Grignan. En Bretagne, Mlle du Plessis est une des cibles privilégiées de la satirique Sévigné qui n'a de cesse de dévoiler toutes les hypocrisies et les postures de cette demoiselle de Bretagne, qualifiée d'« exagéréeuse » (15 juillet 1671 : I, 297).

- 26 Au fil des lettres, des épisodes similaires centrés sur une même personne sont déclinés avec quelques variations sur l'occasion particulière, mais ils reproduisent toujours le même schéma narratif : Mlle du Plessis fait ou dit quelque chose de ridicule, Sévigné le signale à la collectivité présente à ce moment-là, qui s'allie alors contre l'intéressée. Cette mise en série de faits récurrents contribue à l'élaboration d'un caractère, ce que permet précisément la succession régulière des ordinaires. Chacune de ces personnes finit par être associée à un trait particulier, par exemple la versatilité et la fausse dévotion pour Mlle du Plessis :

La divine Plessis est justement et à point toute fausse ; je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal. Elle joue toutes sortes de choses ; elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde, mais surtout, elle me contrefait de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyais dans un miroir qui me fit ridicule, et que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises. (19 juillet 1671 : I, 300)

- 27 Je me limiterai ici à l'exemple de Brancas le distrait. Dans ce cadre-là (la *collection* en lieu et place du *feuilleton*), on parlera d'une série, puisque toutes les séquences sur Brancas sont construites sur le même patron et contribuent à la fabrique d'un paradigme, celui du distrait, du rêveur dont on s'amuse. Les différentes séries ne visent pas toutes les mêmes effets pragmatiques : si, pour Mme de Marans ou Mlle du Plessis, il s'agit de railler des contemporains, de démasquer les impostures, pour Brancas qui est un proche, la logique paradigmatique tend à créer un caractère. Sévigné raconte tous les faits et gestes de l'étourdi qui sont autant d'illustrations d'un trait particulier et typique de sa personnalité, à savoir sa distraction, qui en fait un « original » :

Brancas versa, il y a trois ou quatre jours, dans un fossé. Il s'y établit si bien, qu'il demandait à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiraient de son service. Toutes ses glaces étaient cassées, et sa tête l'aurait été s'il n'était plus heureux que sage. Toute cette aventure n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenais qu'il avait versé, qu'il avait pensé se rompre le cou, qu'il était le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, et que je lui en voulais marquer mon inquiétude ; j'attends sa réponse. (10 avril 1671 : I, 217)

2. Jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes ; c'était à la première qu'on le jugeait. Cette folie a fort réjoui les sénateurs ; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès. (29 avril 1671 : I, 240)

3. Brancas est triste à mourir. Sa fille partit avec son mari pour le Languedoc, sa femme pour Bourbon. Il est seul, et tellement extravagué que nous ne cessons d'en rire, Mme de Coulanges et moi. (6 mai 1671 : I, 247-248)

4. Bien du monde s'en va lundi comme moi. Brancas est parti. Je ne sais si cela est bien vrai ; il ne m'a point dit adieu. Il croit peut-être l'avoir fait. Il était l'autre jour debout devant la table de Mme de Coulanges ; je lui dis : « Asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas souper ? » Il se tenait toujours debout. Mme de Coulanges lui dit : « Asseyez-vous donc. — Parbleu ! dit-il, Mme de Sanzei se fait bien attendre ; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi. » C'était elle qu'il attendait ; il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autry. Nous en rîmes beaucoup. (13 mai 1671 : I, 252)

5. Mme de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nouvelles de Brancas sinon que, de ses six chevaux de carrosse, il ne lui en est resté qu'un, et qu'il est le dernier qui s'en est aperçu. (10 juin 1671 : I, 269)

- 28 Cet ensemble de petites vignettes comiques peintes par Sévigné n'est pas sans rapport avec le *caractère* consacré à Ménalque chez La Bruyère. Ce rapprochement est d'autant plus tentant que, lorsque des clés sont parues pour les *Caractères*, Brancas a été présenté comme le modèle réel ayant inspiré le personnage de Ménalque. Brancas est resté célèbre uniquement pour sa distraction et on en trouve le témoignage non seulement

chez Sévigné, mais aussi dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux¹² ou encore dans les lettres de la Palatine, ou le *Menagiana*.

- 29 Le caractère consacré à Ménalque par La Bruyère a d'ailleurs un statut particulier, que le moraliste signale en note :

*Ménalque** descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; et venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. [...] Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir, et découche la nuit de ses noces ; et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obsèques, et le lendemain, quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie. [...]

* *Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits et distractions. Ils ne sauraient être en trop grand nombre s'ils sont agréables ; car les goûts étant différents, on a à choisir*¹³.

- 30 Cette note contribue, me semble-t-il, à justifier cette parenté entre la façon de faire de Sévigné et celle de La Bruyère. Du reste, on pourra comparer avec profit l'exemple du souper où Brancas attend Mme de Sanzei parti depuis cinq semaines chez Sévigné (cit. 4) à celui où Brancas attend sa femme qu'il vient d'enterrer chez La Bruyère (cit. ci-dessus). La logique est certes poussée à l'extrême chez le moraliste, mais elle est la même. Le dispositif consiste à montrer une personne en situation d'isolement, d'opposition ou de décalage par rapport aux autres (Brancas vs ceux qui allèrent le secourir en (1), Brancas vs les sénateurs en (2)). Brancas est toujours le dernier à s'apercevoir de ce qui lui arrive ou de qui se passe autour de lui. Erreur de perception, absence de mémoire, confusions : toutes les mésaventures de Brancas ont un point commun que Sévigné se fait fort de relever. Mais si Brancas est mis en vedette, sur le devant de la scène, c'est en raison d'une excentricité, d'une bizarrerie, non d'une hypocrisie ou d'un ridicule. La collection vise moins ici la raillerie cruelle — même s'il s'agit de faits qui suscitent le rire partagé, notamment avec Mme de Coulanges — que la curiosité pour un comportement qui sort du cours ordinaire des choses, pour un individu « extravagué » (6 mai 1671 : I, 248).
- 31 Cette collection ne se limite d'ailleurs pas à l'année 1671. J'en donnerai un seul exemple pour l'année 1672 :
- Brancas est à l'armée, volontaire, désespéré de mille choses, qui n'évitera pas trop de rêver ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon : il ne voit guère d'autre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivait l'autre jour à Mme de Villars et à moi, et le dessus de la lettre était : À Monsieur de Villars à Madrid. Mme de Villars le connaît, elle devina la vérité. Elle ouvre la lettre et y trouve d'abord : Mes très chères. Nous n'avons point encore fait réponse. (2 juin 1672 : I, 524)
- 32 Prises séparément, les rubriques épistolaires consacrées à Brancas sont des saynètes comiques destinées au divertissement de Mme de Grignan. Mais lues ensemble et rassemblées, elles illustrent le caractère extravagant de ce dernier, constituant ainsi l'équivalent du « recueil de faits et distractions » élaboré par La Bruyère. La mise en série des étourderies d'un ami contribue à créer moins un feuilleton à rebondissements qu'une chronique répétitive dans laquelle le lecteur attend la dernière bétise en date du personnage pour se divertir.
- 33 Cette expérience permet surtout d'apercevoir, en négatif, quelques-unes des conditions permettant qu'un ensemble de lettres puisse faire feuilleton. Il y manque la création d'une tension, d'un effet d'attente, tournée soit vers le futur (attente de la suite, de la

fin de l'histoire dans le cas de l'événement inachevé), soit vers le passé (explication d'un événement achevé mais nécessitant une explication).

Expérience 3. Destin de Lauzun : un feuilleton à rebondissements (deux ensembles de lettres : à Coulanges puis à Mme de Grignan)

- 34 J'en viens maintenant à mon troisième et dernier cas de figure. Entre décembre 1670 et décembre 1671, le duc de Lauzun, que La Rochefoucauld dans sa *Réflexion XIX* consacrée aux « événements de ce siècle » appelle avec mépris de son premier nom « Puyguilhem », passe du statut de favori du roi à celui de disgracié, s'en allant rejoindre dans la forteresse de Pignerol un autre disgracié célèbre, condamné à la prison à vie, l'ancien surintendant Fouquet. Comme je l'ai indiqué en préambule, il y a, au cours de l'année 1671, deux sous-feuilletons dans le macro-récit de la vie de Lauzun. Le premier concerne le projet de mariage avec Mlle de Montpensier et il est adressé à Coulanges. Le second, adressé à Mme de Grignan — et dans une moindre mesure à Guitaut — raconte la disgrâce et le transfèrement¹⁴ de Lauzun à Pignerol.
- 35 J'ai évoqué en introduction l'article de Françoise Revaz, Raphaël Baroni et Stéphanie Pahud sur le feuilleton médiatique. Pour ce dernier cas de figure, je leur emprunterai d'abord la notion d'« indices discursifs de feuilletonisation », soit tous les marqueurs permettant la reconnaissance par le lecteur d'un feuilleton en cours.

« Indices discursifs de feuilletonisation » (ou « stratégies de cimentage¹⁵ »)

- 36 Dans les journaux, la présence d'encarts ou de manchettes titrées « pour ceux qui auraient manqué le début » ou dans le cas des feuilletons télévisuels, les séquences introductives baptisées « dans l'épisode précédent » en sont des exemples. À partir d'un corpus de la presse quotidienne suisse, les trois narratologues signalent essentiellement trois groupes d'indices typiques du feuilleton :

a. « affectation d'un identifiant¹⁶ »

- 37 Dans la presse, les trois auteurs de l'article ont d'abord relevé la présence de ce qu'ils appellent un *identifiant*, c'est-à-dire un titre permettant une reconnaissance immédiate par le lecteur d'un feuilleton en cours (exemple : « le tueur de telle ville a encore fait une victime », surtout présent dans la titraille). Il s'agit d'« assurer la solidarité référentielle entre les épisodes d'un même récit¹⁷ ».
- 38 Dans une lettre, le nouvel épisode est signalé principalement par le passage à une nouvelle rubrique qui peut commencer en particulier par la mention d'un nom propre. Le nom de famille joue le rôle d'identifiant et comme l'épistolière ne donne des nouvelles que de personnes connues de ses destinataires, on suppose évidemment que les premiers lecteurs avaient des réflexes de remémoration plus immédiats que les nôtres. Comme l'écrit Marc Escola à propos d'une lettre de 1689 relatant l'enlèvement de Mlle de Vaubrun par M. de Gèvres et leur mariage clandestin :

À ce savoir proprement historique, on ajoutera les exigences propres à un texte factuel : on doit supposer que les noms de M. de Gèvres ou du duc d'Estrées, sinon

celui de M. de Béthune ou de l'hôtel particulier où commence l'épisode, étaient pour Mme de Grignan, pleinement référentiels et évoquaient pour elle des visages et des lieux bien réels, quand ces mêmes noms propres ne sont plus pour nous que des morphèmes d'abord sémantiquement vides, dont on peut seulement attendre que les énoncés de la marquise viennent partiellement les remplir¹⁸.

- 39 C'était déjà le cas pour Ventadour, Houdancourt et Brancas, mais le degré supérieur de célébrité de Lauzun pour des lecteurs ultérieurs facilite la reconnaissance d'un nouvel épisode retraçant ses mésaventures. Dans son cas, la feuilletonisation est accentuée par la présence d'autres marqueurs spécifiques tels que :

b. « l'emploi de balises temporelles permettent de situer les faits les uns par rapport aux autres¹⁹ »

- 40 Ces balises sont surtout prises en charge par les compléments circonstanciels de temps :

Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois [...]. Le soir vous savez ce qui arriva. (À Coulanges, 31 décembre 1670 : I, 144)

- 41 Le destinataire sait à tout moment où on en est dans l'histoire. Celle-ci est claire, malgré le recours à des analepses. Sévigné prend soin de ne passer par-dessus aucun moment et de donner en détail le déroulement des faits, jour après jour. Dans les lettres sur le mariage manqué, Sévigné rappelle systématiquement à son destinataire l'épisode précédent :

1. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de son bienheureux amant. (19 décembre 1670 : I, 140-141)
2. Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. (24 décembre 1670 : I, 143)

- 42 En (1), l'énumération de groupes nominaux produit un effet de résumé, l'un d'entre eux pouvant constituer le titre d'un épisode, tandis qu'en (2), la formule ressemble à une manchette globale pouvant désigner toute l'histoire.

- 43 Lors de la disgrâce de Lauzun, Sévigné pointe elle-même le rappel du précédent moment où Lauzun était le centre de l'attention, la surprise ici étant accentuée par la date-anniversaire. Quasiment un an jour pour jour après avoir failli épouser la petite fille d'Henri IV et avoir été le favori de Louis XIV, Lauzun devient un prisonnier escorté par d'Artagnan jusqu'à Pignerol :

Mais que dites-vous de M. de Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisait il y a un an ? Qui nous eût dit : « Dans un an il sera prisonnier », l'eussions-nous cru ? *Vanité des vanités ! et tout est vanité*. (À Mme de Grignan, 2 décembre 1671 : I, 385-386)

2. Pour M. de Lauzun, on me mande que personne n'en sait encore plus que moi. Mais le sujet de moraliser est grand, quand on se souvient de l'année passée, justement dans ce temps-ci ; peut-on oublier cet endroit, quand on vivrait mille ans ? Et le voilà avec M. Foucquet. (À Guitaut, 2 décembre 1671 : I, 387)

- 44 Sévigné prend soin de rappeler les dates pour s'assurer que ses destinataires feront eux aussi le rapprochement et s'étonneront à leur tour des rapides renversements de fortune à la cour. Le feuilleton de l'année 1671 concernant Lauzun s'apparente à une illustration de la parole proverbiale « La roche Tarpéienne est près du Capitole ».

- 45 Une fois que Sévigné perçoit le feuilleton-Lauzun comme achevé, elle donne un titre rétrospectif à l'ensemble sous la forme d'un groupe nominal, placé dans une énumération :

Nous soupçons tous les soirs avec Mme Scarron. Elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit. C'est un plaisir que de l'entendre raisonner sur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connaît bien, les désespoirs qu'avait cette d'Heudicourt dans le temps que sa place paraissait si miraculeuse, *les rages continuelles de Lauzun*, les noirs chagrins ou les tristes ennuis des dames de Saint-Germain. (13 janvier 1672 : I, 414, je souligne.)

- 46 Ressaisi en une tournure conclusive, le destin de Lauzun se trouve doublement caractérisé : d'abord comme feuilleton par l'emploi de l'adjectif « continuelles », ensuite comme feuilleton exemplaire d'une vie de courtisan infortuné (« les rages » de celui qui n'obtient jamais ce qu'il veut, du favori subitement disgracié).
- 47 Enfin, dernier indice de feuilletonisation qu'on peut repérer dans les rubriques épistolaires consacrées à Lauzun :

c. « l'élaboration de configurations hypothétiques et provisoires pouvant aller jusqu'à l'anticipation de conclusions²⁰ »

- 48 En régime factuel, l'ignorance de la suite conduit souvent le narrateur ou la narratrice à tenter d'anticiper le futur, en proposant des pistes, en prédisant des suites, ce qu'à l'époque Sévigné et ses contemporains appellent « faire des almanachs » (15 avril 1676 : II, 269). Les événements racontés ou annoncés dans les lettres sont entourés de précautions oratoires, marqués du sceau de l'incertitude et de la probabilité.

[...] une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; *une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi*. Je ne puis me résoudre à la dire. Devinez-la ; je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix ; je vous le donne en cent. [...] Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non. (À Coulanges, 15 décembre 1670 : I, 140, je souligne.)

- 49 Le plus plaisant dans l'affaire du mariage manqué est le rôle que Sévigné s'attribue rétrospectivement dans la prédiction du fiasco. En effet, une fois que l'épistolière sait (dès la lettre du 19 décembre) que le mariage ne se fera pas, elle peut aisément se représenter auprès de Coulanges en Cassandre prévenant la Grande Mademoiselle de la précarité de cette annonce, après avoir prédit à sa fille précisément ce qui est effectivement advenu :

J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourrait pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : « *Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche* » ; *et je voulus parier, quoique tout respirât la noce, qu'elle ne s'achèverait pas*. En effet, le jeudi le temps se brouilla et la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. [...] elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnaissance de M. de Lauzun. Et sur tout cela je lui dis : « *Mon Dieu, Mademoiselle, vous voilà bien contente ; mais que n'avez-vous donc fini promptement cette affaire dès le lundi ? Savez-vous qu'un si grand retardement donne le temps à tout le royaume de parler, et que c'est tenter Dieu et le Roi que vouloir conduire si loin une affaire si extraordinaire ?* » (À Coulanges, 31 décembre 1670 : I, 144-145, je souligne.)

- 50 Se réservant le monopole du discours direct quand le reste des propos de la Grande Mademoiselle est au discours indirect ou narrativisé, Sévigné se représente comme personnage du feuilleton et non plus seulement comme feuilletoniste. Son rôle consiste avant tout à prédire l'avenir, ce qui est plus facile évidemment dès lors qu'on connaît le dénouement...
- 51 Pour donner un exemple en dehors du feuilleton-Lauzun, on peut penser aux rubriques épistolaires de l'année 1671 consacrées à la fin (à épisodes) de la liaison entre le Roi et la duchesse de La Vallière. Rappelé *in extremis* de son couvent de Chaillot par le Roi, Mlle de La Vallière revient à la cour, laissant tous les commentateurs dans l'expectative. Ce qui les conduit à élaborer des scénarios possibles :
- Tout cela ne se comprend point. Les uns disent qu'elle demeurera à Versailles, et à la cour ; les autres qu'elle reviendra à Chaillot. Nous verrons. (12 février 1671 : I, 158)
- 52 Les épistoliers (et de manière générale tous les contemporains) intéressés par les événements de la cour sont donc contraints d'attendre la suite et de promettre à leur destinataire la suite de la narration qui confirmera (ou non) soit les annonces faites dans une lettre précédente, soit les pronostics échangés entre les correspondants. Ainsi Sévigné termine-t-elle la première lettre du feuilleton adressé à Coulanges par la promesse de nouvelles lettres :
- Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non. (À Coulanges, 15 décembre 1670 : I, 140)

L'incomplétude du feuilleton en régime factuel

- 53 Une autre distinction de Françoise Revaz, Raphaël Baroni et Stéphanie Pahud dans leur article « Classer les récits », déjà cité, est utile à notre propos pour différencier deux types de feuilleton. Pour les narrations qui racontent sur plusieurs jours (voire sur plusieurs mois), les auteurs distinguent deux types d'incomplétude :

a. incomplétude d'un événement inachevé

- 54 Les auteurs donnent comme exemple le feuilleton du C.P.E., au cours duquel on ne savait pas qui, des étudiants ou du gouvernement, allait céder en premier. Les journalistes couvrant cet événement ne savaient pas plus que leurs lecteurs comment il se terminerait.

b. incomplétude d'un événement qui, quoique achevé, nécessite un complément d'information

- 55 Les auteurs de l'article prennent comme exemple l'affaire Clearstream (événement achevé, mais nécessitant une enquête). Pour Sévigné, c'est le cas de « l'affaire Salins », évoquée dans la lettre du 24 avril 1671 (I, 234) : M. de Salins a chassé un portier, mais les faits ne sont pas clairs, la destinataire étant en droit d'attendre des éclaircissements (qui, d'ailleurs, ne viendront jamais). On peut encore penser à la mort de Vatel : à l'issue de la première lettre où est annoncé son suicide, Sévigné signale qu'elle n'en sait pas plus pour l'instant (24 avril 1671 : I, 234), mais elle laisse entendre qu'elle pourrait revenir sur cet événement survenu lors de la réception du roi à Chantilly.

56 Précisons encore qu'il y a aussi des séquences narratives qui font figure de premier épisode d'un feuilleton et qui pourtant ne sont jamais reprises, soit que l'intérêt pour telle ou telle histoire se soit tari soit qu'aucune nouvelle information ne soit parvenue à Sévigné pour relancer le feuilleton.

57 Pour Lauzun, on rencontre les deux formes. D'abord, pour l'ensemble adressé à Coulanges, on ne sait pas si le mariage se fera à la fin de la lettre du 15 décembre 1670. L'incomplétude ici tient à l'inachèvement de l'événement. Dès lors que Sévigné sait que le mariage n'aura pas lieu, elle donne à son destinataire les raisons invoquées par les proches du roi pour faire annuler cette alliance (lettre du 19 décembre, I, 140-141). Quant à la disgrâce racontée sur plusieurs lettres à Mme de Grignan et ponctuellement à Guitaut, elle correspond à une incomplétude liée à un besoin d'information complémentaire. En effet, dans la lettre du 9 décembre 1671, Sévigné annonce : « Le pauvre Lauzun est à Pignerol » (I, 390) : l'événement est achevé, mais l'on ne sait absolument pas comment ni pourquoi l'ancien favori a atterri dans cette prison. La lettre du 23 décembre prend en charge, sous la forme d'une analepse, le complément d'enquête nécessaire :

On a su qu'il avait fait son voyage dans un si grand désespoir qu'on ne le quittait pas d'un moment. On le voulut faire descendre dans un endroit dangereux, il répondit : « Ces malheurs-là ne sont point faits pour moi. » Il dit que son crime est d'avoir des ennemis trop puissants. Le Roi n'a rien dit, et ce silence déclare assez la qualité de son crime. Il crut qu'on le laisserait à Pierre-Encise, et commençait à Lyon à faire ses compliments à M. d'Artagnan. Mais quand il sut qu'on le menait à Pignerol, il soupira et dit : « Je suis perdu ». On avait grand pitié de sa disgrâce dans les villes où il passait. Pour vous dire le vrai, elle est extrême. (À Mme de Grignan, 23 décembre 1671 : I, 395)

58 Sévigné entrelace le récit du transfèrement (ses différentes étapes géographiques, les lamentations continuelles de Lauzun), le *comment*, et un essai allusif d'explication, le *pourquoi*. Contrairement au cas de l'annonce de mariage, Sévigné n'essaie pas d'anticiper la suite, mais elle cherche à revenir en arrière pour (faire) comprendre un événement déjà achevé.

59 Sous le régime d'une « sérialité ouverte²¹ », involontaire, contrairement aux romans feuilletons, ces lettres constituent un feuilleton d'abord parce que, même étalées sur une durée de plusieurs mois, elles sont suffisamment rapprochées dans le temps pour que le destinataire en garde le souvenir et que la personne est suffisamment passée à la postérité pour que son nom retienne l'attention (davantage que les autres d'ailleurs). Pour s'assurer que ses destinataires se souviennent des épisodes précédents, Sévigné fait en sorte de les rappeler quand elle l'estime nécessaire. Ensuite, ce feuilleton présente, dans ces deux phases, un nœud central tourné soit vers la prospection (le mariage aura-t-il lieu ?) soit vers la rétrospection (pourquoi Lauzun s'est-il retrouvé à Pignerol ?) Ce nœud différencie ce cas de celui de Brancas, chronique d'un distrait. Surtout — différence essentielle avec les lettres concernant les époux Ventadour — elles sont constamment liées entre elles par des rappels et des annonces de l'épistolière. La promesse d'une écriture suivie, l'engagement à ne pas s'arrêter d'écrire tant que la suite ou les raisons ne seront pas connues, crée chez le destinataire une attente, que chaque lettre satisfait en même temps qu'elle la relance.

Quand les nouvelles se réfèrent à une histoire qui possède une certaine durée et que l'information tend à se sérialiser, il n'est pas rare d'observer l'apparition d'effets esthétiques qui sont ordinairement associés aux intrigues littéraires : suspense, énigmes, dramatisation particulière des événements²².

Conclusion

- 60 Pour terminer, je rappellerai les caractéristiques des trois cas sur lesquels j'ai voulu tester la pertinence de la catégorie du feuilleton.
- 61 Pour le premier cas (le mariage mal assorti de M. de Ventadour et Mlle d'Houdancourt), un certain nombre d'éléments sont réunis pour faire feuilleton, mais celui-ci est très vite remplacé par une suite de commentaires et bons mots sur cette alliance qui fait rire le cercle auquel appartient Sévigné.
- 62 Pour le deuxième cas (Brancas), il s'agit d'une *collection*, bien plus que d'un *feuilleton* : en effet, tous les épisodes en sont identiques et visent à offrir à la destinataire un recueil de traits de distraction, conduisant à la fabrique d'un *caractère*.
- 63 Pour le dernier cas (Lauzun), en raison sans doute de la célébrité de la personne concernée, il y a tout au long de la correspondance, un intérêt maintenu pour tout ce qui lui arrive. D'ailleurs, après 1671, Sévigné ne cesse d'évoquer longuement Lauzun. Cette continuité d'intérêt contribue à la feuilletonisation de la vie de Lauzun, que Sévigné renforce par des procédures de mise en relation, réactivant une mémoire épistolaire commune. Sévigné fait alors œuvre de feuilletoniste en rappelant les épisodes précédents, en proposant et débattant des issues possibles, puisque la particularité du feuilleton en régime factuel, c'est bien qu'il s'écrit dans l'ignorance de son dénouement.
- 64 Dans les lettres de Sévigné, cette impossibilité de connaître la suite est compensée par de constantes rêveries sur le possible, par un goût certain pour les « almanachs ».

NOTES

1. R. Baroni et F. Revaz, « Le fait divers sérialisé, un feuilleton médiatique », *Les Cahiers du journalisme*, n° 17, été 2007, p. 194. Voir aussi F. Revaz, « Museler les toutous ? Le feuilleton d'une polémique mordante », *A contrario*, « Récits journalistiques et culture médiatique », 2009/2, n° 12, p. 46-65 ; F. Revaz, S. Pahud et R. Baroni, « De l'intrigue littéraire à l'intrigue médiatique, le feuilleton *Swissmetal* », *A contrario*, 2006/2, n° 4, p. 125-143.
2. Voir L. Queffélec, *Le Roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », 1989 ; L. Dumasy dir., *La Querelle du roman-feuilleton. Littérature, presse et politique. Un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, Ellug, 1999 ; A.-M. Thiesse, *Le Roman du quotidien*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000.
3. F. Revaz, S. Pahud, R. Baroni, « Classer les "récits" médiatiques : entre narrations ponctuelles et narrations sérielles » dans Aboubakr Chraïbi dir., *Classer les récits. Théories et pratiques*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 66.
4. *Ibid.*, p. 64.
5. Données entre parenthèses, les références aux lettres de Mme de Sévigné mentionnent la date de la lettre et sa pagination (tome et page) dans l'édition de référence : *Correspondance*, éd. R. Duchêne, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1972-1978, 3 tomes.

6. « “Contre lequel ni heaume ni bouclier ne peut rien”. Ces vers sont à peu près ceux de Pétrarque au chapitre I du *Triomphe d'Amour* [...]. On retrouve à peu près la même expression au chant X du livre II de l'*Orlando innamorato* dans la version de Berni [...]. Le rapprochement de l'expression italienne et de l'histoire d'*Andromède* semble être de Mme de Sévigné », note de Roger Duchêne, I, p. 1019.

7. « Les duchesses seules avaient le droit d'être assises en présence de la Reine sur un tabouret, que la jolie La Mothe-Houdancourt avait acheté en épousant l'horrible Ventadour. », note de Roger Duchêne, I, p. 1042.

8. Voir J.-M. Adam et F. Revaz, *L'Analyse des récits*, Paris, Seuil, coll. « Mémo », 1996, p. 25-26 : « Un temps unique n'est pas suffisant pour garantir l'unité de l'action [...]. La présence d'un acteur unique n'est pas suffisante pour garantir l'unité de l'action. »

9. G. Hautcœur Pérez-Espejo, *Parentés franco-espagnoles au XVII^e siècle. Poétique de la nouvelle de Cervantès à Challe*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 381. L'auteur cite un recueil centré sur cette thématique : Claude Vanel, *La Semaine de Montalban ou les mariages mal assortis. Contenus en huit Nouvelles, tirées du Paratodos du même auteur, traduits de l'espagnol, en deux volumes*, Paris, Guillaume de Luyne, 1684.

10. A. Aarne, S. Thompson, *The Types of the Folktale. A Classification and bibliography* [1961], Helsinki, Suomalainen Tiede Akatemia, Academia Scientiarum Fennica, 1987, conte 425.

11. Voir J. Lafond, « La mode des questions et maximes d'amour », *Moralistes du XVII^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 49-54. C. Rouben, « Un jeu de société au Grand Siècle : les Questions et Maximes d'amour. Inventaire chronologique », *XVII^e siècle*, 1972, n° 97, p. 85-104 ; C. Schlumbohn, *Jocus und Amor. Liebesdiskussionen vom mittelalterlichen “joc partit” bis zu den präziösen “questions d'amour”*, Hamburg, Romanisches Seminar der Universität Hamburg, 1974.

12. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. A. Adam, Paris, Gallimard, Pléiade, 1960, t. I, p. 389-391, « M. de Brancas » :

M. de Brancas, filz du duc de Villars, est aussy un grand resveur. A l'hostel de Rambouillet, un jour qu'il y avoit disné, son laquais le vint demander ; il revient : « C'est, » dit-il, « qu'il m'apportoit mon manteau. » — Vostre manteau ! » lui dit-on ; « hé ! estiez-vous ici sans manteau ? » — « Non », dit-il, mais j'avois pris hier celuy de Moret pour le mien. » Or, celuy de Moret estoit de velours, et l'autre de camelot.

En priant Dieu il luy dit : « Seigneur, je suis à vous autant qu'à qui que ce soit ; je suis votre serviteur très-humble plus qu'à personne. » Il luy fait des compliments en resvant.

Une fois qu'il se retiroit à cheval, des voleurs l'arrestèrent par la bride. Il leur disoit : « Laquais, de quoy vous avisez-vous ? Laissez donc aller ce cheval » et ne s'en aperceut que quand il eut le pistolet à la gorge.

A. Rouen, il estoit chez M. d'Hecquetot, filz de M. de Beuvron ; son carrosse se rompit. Hecquetot luy dit : « Prenez le mien, vous enverrez querir le vostre quand il sera raccommodé ». — « Bien ! » dit-il, et s'en va de ce pas se mettre dans celuy dont on avoit osté les chevaux, tire les rideaux et dit : « Au logis ! » Il y fut une bonne heure. Enfin il se reveille et se met à crier : « Hé ! cocher, quels tours me fais-tu faire ? n'arriverons-nous d'aujourd'huy ? » A sa voix, son cocher vint à luy : « Hé ! monsieur, j'ay mis les chevaux à l'autre carrosse, je vous attends il y a long-temps. »

On luy veut faire accroire que le jour de ses nopces il alla en passant dire aux baigneurs qu'ils luy tinssent un lict prest, qu'il coucheroit chez eux. « Vous ! » luy dirent-ils, « vous n'y songez pas ! » — Sy fait, j'y viendray asseurement. — Je pense que vous resvez » reprirent ces gens-là, « vous vous estes marié ce matin. — « Ah ! ma foy », dit-il, je n'y songeois pas. » Sa femme estoit veuve du comte d'Isigny, parent de feu Madame la Princesse, Marguerite de Montmorency.

On dit qu'il se mit au lict une fois à quatre heures, parce qu'il trouva sa toilette mise.

Au sortir des Tuileries, un soir, il se jette dans le premier carrosse ; le cocher touche, il le meine dans une maison. Il monte jusques dans la chambre sans se reconnoistre. Les laquais du maistre du carrosse l'avoient pris pour leur maistre, qui luy ressembloit assez de taille. Ils le laissent là et

courent aux Tuileries ; mais par hazard ils rencontrèrent ses gens, et leur dirent où il estoit.

Une fois à l'armée on donna une fausse allarme exprès, et on luy fit prendre une vache sellée pour son cheval. — On l'a fait aller un jour en compagnie avec son bonnet de nuit.

13. La Bruyère, *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, éd. A. Adam, Paris, Gallimard, Folio, 1975, p. 226-227. Je souligne.

14. Le transfèrement désigne le fait de transférer une personne d'un lieu de détention dans un autre.

15. Vocabulaire repris à Annik Dubied à propos des faits divers à épisodes : voir A. Dubied, *Les Dits et les scènes du fait divers*, Genève, Paris, Droz, 2004.

16. F. Revaz, S. Pahud, R. Baroni, « Classer les récits », *op. cit.*, p. 68.

17. *Ibid.*, p. 66.

18. M. Escola, « La seconde main de la marquise : fiction et diction dans la correspondance de Mme de Sévigné », dans R. Baroni, M. Macé dir., *Le Savoir des genres*, revue *La Licorne*, n° 79, URL : [http://www.fabula.org/atelier.php?](http://www.fabula.org/atelier.php?La_seconde_main_de_la_marquise%3A_fiction_et_diction_dans_la_correspondance_de_Mme_de_S%26eacute%3Bvign%26eacute%3B)

[La_seconde_main_de_la_marquise%3A_fiction_et_diction_dans_la_correspondance_de_Mme_de_S%26eacute%3Bvign%26eacute%3B](http://www.fabula.org/atelier.php?La_seconde_main_de_la_marquise%3A_fiction_et_diction_dans_la_correspondance_de_Mme_de_S%26eacute%3Bvign%26eacute%3B) [p

19. F. Revaz, S. Pahud, R. Baroni, « Classer les récits », *op. cit.*, p. 69.

20. *Ibid.*, p. 70.

21. Sur la distinction entre sérialité ouverte et sérialité fermée, élaborée sur le corpus des séries télévisuelles, voir notamment D. Aubry, *Du roman-feuilleton à la série télévisuelle. Pour une rhétorique du genre et de la sérialité*, Berne, Peter Lang, 2006.

22. R. Baroni, *L'Œuvre du temps. Poétique de la discordance narrative*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2009, p. 72.

AUTEUR

LAURE DEPRETTO

Service du Dictionnaire, Académie française, EA 7322 « Littérature, histoires, esthétique »,
Université Paris 8 Saint-Denis